

CONDORCET

SCIENCE ET PHILOSOPHIE DU PROGRES

Alain PONS

L'année du Bicentenaire de la Révolution française aura été largement une année Condorcet. L'annonce toute récente de sa «panthéonisation» ne fait que couronner un ensemble de manifestations d'intérêt parmi lesquelles je citerai la belle biographie que Elisabeth et Robert Badinter lui ont consacrée, un livre qui a connu un vaste succès auprès du public et qui a servi de trame à la réalisation d'une série télévisée sur la vie de Condorcet en plusieurs épisodes qui doit, je crois, passer sur nos écrans bientôt. D'autre part je me dois de signaler qu'au cours de cette année-même, a été traduit en français ce qui constitue assurément le plus grand ouvrage consacré à la pensée de Condorcet intitulé «Condorcet, Raison et Politique» dû au professeur américain Keith Baker et publié aux éditions Hermann. Enfin, je note aussi la parution il y a quelques mois dans le Corpus des Oeuvres de philosophie en langue française,

A. PONS

de l'ensemble des études de Condorcet sur ce qu'il appelle la Mathématique Sociale dont je parlerai tout à l'heure, sous le titre «Sur les élections».

L'homme et son oeuvre

Ce regain d'intérêt, je pense que le Recteur Mallet a dit mieux que moi quelles en sont les raisons, et en particulier pourquoi cet homme et son oeuvre paraissent aussi sympathiques et symbolisent mieux que beaucoup d'autres ce qu'il y a de meilleur dans la Révolution française. En un temps où l'on cherche ce qui peut le mieux réunir les Français et non les diviser, celui que Michelet définissait comme « le dernier des philosophes », en entendant par « philosophe », les philosophes du 18^e siècle, celui que l'on peut définir aussi comme le dernier des encyclopédistes, le dernier homme des Lumières, a été également un homme entièrement tourné vers l'avenir, annonçant et, faisant plus même, cherchant à préparer le futur d'une société humaine rendue libre et heureuse grâce à la science. La Révolution, il l'a acceptée, mieux encore il l'a voulue, préparée, il a participé à ses combats les plus nobles, sans jamais renier ses convictions de républicain et de libéral, et sans jamais non plus remettre en cause le bien-fondé de ses convictions, même lorsqu'il a été la victime de cette Révolution au service de laquelle il s'était mis. C'est ce symbole de fidélité à sa vocation scientifique et philosophique qui va donc être admis dans peu de temps au Panthéon, et ce n'est que justice. Qu'il me soit permis seulement d'exprimer publiquement un souhait : l'immortalité d'un homme de lettres, d'un savant, réside dans ses écrits. Or la dernière édition des Oeuvres dites complètes de Condorcet, celle d'O'Connor et Arago date de 1848-1849. D'autre part cette édition est loin d'être parfaite, et surtout loin d'être complète. De très nombreux manuscrits inédits de Condorcet se trouvent encore à la Bibliothèque de l'Institut de France, et également à la Bibliothèque Nationale. Je pose donc la question : est-ce que l'hommage de la Nation ne serait pas plus significatif encore s'il prenait la forme d'une grande édition nationale qui permettrait de connaître enfin l'ensemble des écrits de celui que l'on veut honorer ?

Une telle édition permettrait de mieux se rendre compte de l'extraordinaire unité d'une oeuvre dans laquelle on a l'habitude de distinguer une partie proprement scientifique, une partie politique et une partie philosophique. C'est cette partie philosophique qui est représentée par « L'esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain ». Le but de mon exposé sera de montrer que ces trois aspects ne peuvent absolument pas être séparés, et qu'entre le Condorcet mathématicien et

académicien, le Condorcet publiciste politique, député à la Législative et à la Convention, et enfin le Condorcet théoricien du progrès de l'humanité, il y a un lien consubstantiel, et que c'est cela qui fait l'originalité et la force de celui dont nous parlons aujourd'hui. Il y a eu certainement de plus grands savants que Condorcet. Il y a eu de plus grands, de plus profonds philosophes que lui. Il y a eu des hommes politiques qui ont mieux réussi à marquer leur époque. Mais je ne vois personne qui ait eu une vision aussi cohérente des rapports entre la science et la société, la pensée et l'action, et qui ait avec autant de courage intellectuel, moral et physique, cherché à inscrire cette vision dans les faits.

Recherches mathématiques

Peut-être la plus claire définition que l'on puisse donner de Condorcet, est celle qu'il donnait de lui-même en 1791, quand il disait qu'il était un géomètre de 48 ans, qui avait cultivé les sciences politiques depuis 20 ans, et qui y avait appliqué le calcul. Ajoutant que cela lui donnait le droit de voir ses avis politiques pris au sérieux. Un géomètre, en effet, un mathématicien, c'est bien ce qu'il est avant tout ; c'est sa vocation, sa profession. C'est grâce à ses dons en ce domaine qu'il s'est tôt fait connaître dans la société scientifique de la fin de l'Ancien Régime et dans la société tout court. A 18 ans le jeune marquis de Condorcet né en 1743, je le rappelle, présente son premier mémoire à l'Académie des Sciences. Il s'agit d'un essai de méthode générale pour intégrer les équations différentielles à deux variables. En 1765 il publie un ouvrage sur le calcul intégral qui le range d'emblée parmi les meilleurs mathématiciens de l'Europe. Les années suivantes il publiera «Du problème des trois corps», essais d'analyse qui portent sur les applications du calcul intégral à la physique newtonienne. D'Alembert le prend alors en amitié, l'introduit dans le salon de Melle de Lespinasse où il fera la connaissance du cercle des philosophes -de Voltaire en particulier, et de Turgot- et le fait admettre enfin en 1769 à l'Académie des Sciences, académie dont il deviendra le secrétaire perpétuel en 1776. C'est dans le cadre de cette prestigieuse académie qu'il poursuivra ses travaux scientifiques tout en rédigeant les éloges des savants français et étrangers, éloges qu'il prononcera en tant que secrétaire perpétuel, ce qui lui permettra d'acquérir une vision très large de l'histoire des sciences et de leur influence sur la société.

Je passe sur quelques autres travaux scientifiques que je cite simplement. Il

publie entre les années 1770 et 1780, «Sur quelques séries infinies», «Nouvelles expériences sur la résistance des fluides», «Essai sur la comète». C'est au cours de cette période, vers 1780 à peu près, que se produit un tournant capital dans ses recherches mathématiques, un tournant qui, nous allons le voir, est lié à des motivations à la fois scientifiques, intellectuelles, mais aussi politiques. En un mot ce tournant consiste dans le fait qu'il va abandonner ses travaux sur le calcul intégral pour se consacrer essentiellement au calcul des probabilités et, plus spécialement, aux applications du calcul des probabilités aux sciences sociales.

Des motivations scientifiques, intellectuelles et politiques

La motivation politique, c'est la déception créée en lui par l'échec de l'expérience de Turgot, à laquelle il avait été associé, et c'est le désir de poursuivre par d'autres moyens les espoirs de régénération de la société française, espoirs qu'avait formulés Turgot.

La motivation intellectuelle et scientifique, ce sera la création d'une science sociale positive qui sera, espère-t-il, aussi rigoureuse que les sciences physiques, et grâce à laquelle sera rendue possible une rationalisation de l'ordre social. Le calcul des probabilités dont Laplace venait tout récemment entre 1774 et 1778 de montrer la fécondité en ce qui concerne les applications à la science physique, sera donc, selon Condorcet, l'instrument grâce auquel les contingences de la vie et de la conduite humaine pourront entrer dans le monde des idéalités mathématiques. La science sociale, que Condorcet appellera plus tard «mathématique sociale», ainsi créée, permettra de transformer la délibération et la décision humaines, et en particulier la décision politique qui s'exprime par le vote, en décision scientifique, si bien que la politique deviendra le lieu d'application de décisions vraiment rationnelles.

De 1780 à 1784 il publie, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une série d'études sur les applications du calcul des probabilités dans le domaine social et moral. Puis en 1785 c'est «L'essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix». Un ouvrage que Condorcet a toujours considéré comme étant sa contribution la plus importante à la Mathématique Sociale ; un ouvrage aussi dont les travaux plus récents de Guilbaud, de Granger, de Rached, ont bien mis en valeur l'intérêt et la nouveauté. Enfin, pour compléter

cette énumération des oeuvres consacrées par Condorcet à l'application du calcul des probabilités aux sciences sociales, il faudrait ajouter un long article qu'il a publié beaucoup plus tard, en 1793, quelques jours avant justement le décret d'accusation qui va l'obliger à se cacher, article intitulé «Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales». Il est tout à fait remarquable que, en des moments d'urgence extrême, aux pires moments de son affrontement avec les Jacobins, Condorcet consacre une partie, peut-être l'essentiel de son temps à revenir sur ce thème qui l'obsède, qui, encore une fois, est ce qu'il appelle la Mathématique Sociale.

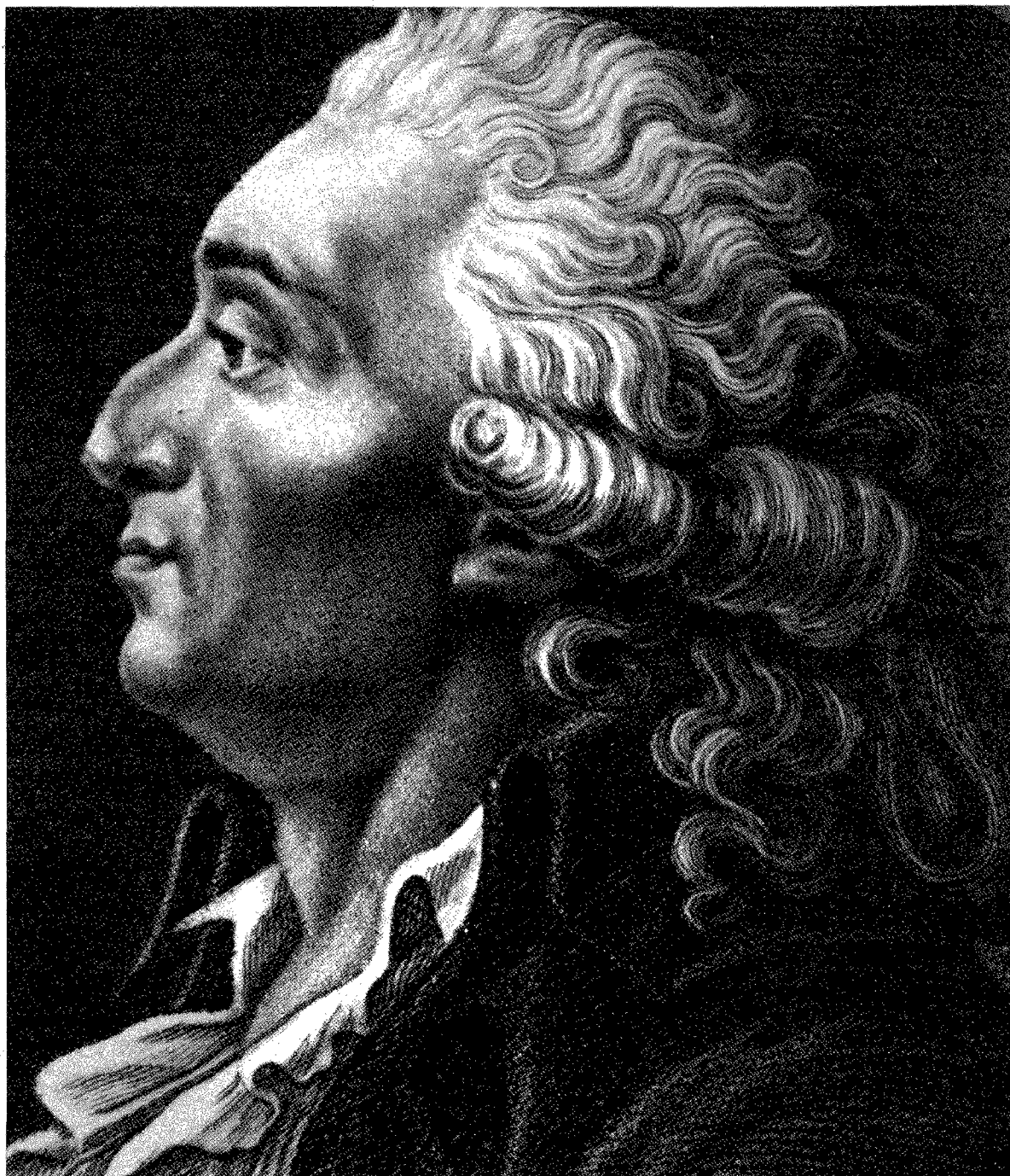
De la mathématique à la philosophie politique et sociale

Il m'est bien entendu impossible, et d'ailleurs hors de ma compétence, d'entrer dans le détail de l'argumentation mathématique de ces textes, mais je voudrais insister sur quelques points capitaux qui m'intéressent tout particulièrement en tant que philosophe politique, et qui permettront de comprendre comment Condorcet a fait dépendre en dernière analyse le bonheur de l'humanité d'une théorie probabilitaire de la décision collective. La vie en société serait impossible sans l'habitude instinctive que les hommes ont toujours eue d'émettre des jugements probables. N'est-il donc pas possible, se demande Condorcet, de rationaliser grâce à la science mathématique ces jugements, afin que leur probabilité s'approche toujours davantage de la vérité ? Cette question est d'autant plus importante, à ses yeux, qu'il adopte dès le point de départ le point de vue que l'on peut appeler proprement démocratique, selon lequel ce sont tous les hommes qui doivent, en définitive, décider de leur destin. C'est de la vérité de cette décision qu'il s'agit pour lui, et non pas comme chez Rousseau, de la simple liberté de la volonté qui décide. L'opposition sur ce point entre Condorcet et Rousseau me semble importante sur le plan de la théorie politique. Rousseau se préoccupe essentiellement de la possibilité pour la volonté générale de s'exprimer, sans s'interroger sur la valeur de vérité des expressions de cette volonté. Au contraire, Condorcet se pose essentiellement la question de la vérité des décisions émanant de la volonté générale. D'un côté, nous avons affaire, avec Rousseau, au primat de la volonté, à ce qu'on appelle le décisionisme pur, de l'autre, avec Condorcet, au primat de l'intelligence éclairée, à l'intellectualisme. C'est en ce sens que Condorcet est bien un penseur des lumières. Pour lui, la volonté des hommes doit être éclairée par la science, et la mathématique sociale qu'il s'efforce de développer a pour fonction essentielle de permettre cet éclaircissement.

On a souvent souligné, et on retrouvera plus tard cette grave question, la contradiction qui existe entre ce que l'on peut appeler l'élitisme impliqué par une attitude qui réserve le privilège de la décision éclairée, seule rationnelle, aux savants, et ce que l'on peut appeler le démocratisme, qui reconnaît dans la société la loi de la majorité. Nous verrons que toute sa vie Condorcet essaiera de concilier ces deux exigences auxquelles il ne veut pas renoncer : exigence, d'un côté, de la raison, de la recherche de la vérité qui empêche de céder aux passions aveugles et capricieuses de la foule, même quand elles prennent le masque de la volonté générale, et, d'autre part, exigence de l'égalité fondamentale des droits des individus, sans laquelle il n'y a pas de liberté. Comment concilier compétence et égalité qui sont l'une et l'autre les conditions de la liberté ? Condorcet pense que le temps y pourvoiera grâce aux progrès de l'instruction et de l'organisation politique, progrès qui seront permis dans l'un et l'autre cas par le progrès de la science en général et de la science sociale en particulier. Ce n'est pas un hasard si les interventions les plus remarquées de Condorcet, devenu homme politique sous la Révolution, ont été consacrées à ces deux questions, pour lui capitales. Député à l'Assemblée Législative, il présente, en 1792, au nom du Comité d'Instruction Publique, un «Rapport et Projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique». Ensuite, député à la Convention, il présente en 1793, au nom du Comité de Constitution et du Comité de défense générale, un projet de constitution. Ce projet dit Constitution girondine entraînera par la suite sa perte.

Le projet de Constitution de 93

Dans le premier projet, celui sur l'instruction publique, il s'agit de donner aux citoyens la possibilité d'accéder à l'instruction, c'est-à-dire à la science, à tous ses différents niveaux, afin qu'ils soient des citoyens éclairés, prenant des décisions rationnelles. Dans le second projet, projet de constitution, il s'agit de trouver un système d'expression de la volonté politique des citoyens qui permettrait que des décisions éclairées résultent des votes majoritaires. N'ayant pas le temps d'insister sur ce dernier aspect, proprement politique, concernant le projet de Constitution de 93, je m'arrêterai plus longuement sur les idées de Condorcet concernant l'instruction, idées, dont l'intérêt, à mon avis, reste très actuel. Ces idées sont exposées initialement dans les cinq «Mémoires sur l'instruction publique», publiés en 1791, et finalement dans le «Rapport et Projet» que je viens de citer, prononcé à la tribune de l'Assemblée Législative.



CONDORCET (1743-1794)

Condorcet, dans ces textes, part du fait que les hommes sont inégaux par leur condition de vie comme par leur talent. Cette inégalité entraîne un double risque : d'une part le risque du despotisme d'une classe qui monopoliserait le savoir, et par là le pouvoir, et d'autre part le risque d'une égalisation forcée débouchant sur le despotisme de l'ignorance. Démocrate et libéral, Condorcet prétend échapper à ces risques également graves, grâce à un système d'éducation dont les étapes sont soigneusement hiérarchisées et articulées. En bas une instruction primaire généralisée, avec une école dans chaque village, dont la fonction sera de rendre les citoyens capables d'exercer en connaissance de cause leurs droits civiques, et de reconnaître quand il sera nécessaire de confier leurs intérêts à des hommes plus éclairés. Au-dessus, une instruction secondaire chargée de produire les hommes éclairés en question. Le «Fragment sur l'Atlantide», que j'ai publié à la suite de l'*Esquisse* dans l'édition récente que j'en ai donnée, évoque d'une manière très intéressante et très actuelle les problèmes de l'organisation de la recherche scientifique à un niveau supérieur, de la mise en place des organismes qui doivent s'y consacrer, et surtout du rapport de ces organismes avec l'Etat. C'est ce dernier point qui à mon avis est, peut-être, le plus intéressant : à savoir la question du rapport que l'organisation de l'instruction doit avoir avec le pouvoir politique.

Ce qui est frappant dans ces idées, c'est leur inspiration libérale. Condorcet, notons-le, ne parle que d'un système hiérarchisé d'instruction, et non d'un système collectif et unitaire d'éducation. J'insiste bien sur cette opposition entre instruction et éducation. L'emploi des mots est significatif. Condorcet n'a aucune sympathie pour l'éducation de type totalitaire des Spartiates qui était tellement admirée par Rousseau et par les Jacobins. Cette éducation n'était rendue possible, d'après lui, que par l'esclavage. Il écrit : «L'égalité qu'ils voulaient établir entre les citoyens ayant constamment pour base l'inégalité monstrueuse de l'esclave et du maître, tous leurs principes de liberté et de justice étaient fondés sur l'iniquité et la servitude». Dans les sociétés modernes fonctionnellement différenciées où règne l'égalité des droits civiques, mais où chacun occupe une position sociale différente, une éducation nivelleuse serait tyrannique. Les anciens ne connaissaient ni la liberté de conscience ni les droits des parents, et les prendre pour modèle provoquerait une régression monstrueuse.

Enseignement et liberté

Aussi Condorcet insiste-t-il sur ce qu'il appelle la liberté de l'enseignement. L'en-

A. PONS

seignement devra être à la fois public et libre. Il sera public dans la mesure où l'Etat aura le devoir de créer des écoles primaires, des écoles secondaires, des instituts, des lycées, le tout étant couronné par une Société nationale des sciences et des arts, et ces institutions étant ouvertes à tous et gratuites. Mais cet enseignement public ne détiendra pas le monopole. Les écoles privées resteront autorisées et surtout «la première condition de toute instruction étant de n'enseigner que des vérités, les établissements que la puissance publique y consacre doivent être aussi indépendants que possible de toute autorité politique». Si en effet la puissance publique a le devoir d'aider la vérité à se répandre chez les citoyens, puisque l'erreur est un mal public, elle n'a pas à décider de ce qui est ou n'est pas la vérité. Elle n'a pas, dit Condorcet, à imposer aux individus un nouveau catéchisme, fût-il républicain. Le but au contraire «n'est pas de faire admirer aux hommes une législation toute faite, mais de les rendre capables de l'apprécier et de la corriger». Il ajoute : «cette opinion est bien contraire à celle de ces prétendus philosophes qui veulent que les vérités mêmes ne soient pour le peuple que des préjugés ; qui proposent de s'emparer des premiers moments de l'homme pour le frapper d'images que le temps ne puisse détruire : de l'attacher aux lois et à la constitution de son pays par un sentiment aveugle, et de ne le conduire à la raison qu'au milieu des prestiges de l'imagination et du trouble des passions. Mais je leur demanderai comment ils peuvent être si sûrs que ce qu'ils croient est ou sera toujours la vérité, de qui ils ont reçu le droit de juger où elle se trouve ; par quelles prérogatives ils jouissent de cette infailibilité qui seule peut permettre de donner son opinion pour règle à l'esprit d'un autre. Sont-ils plus certains des vérités politiques que les fanatiques de toutes les sectes croient l'être de leurs chimères religieuses ? Cependant le droit est le même, le motif est semblable, et permettre d'éblouir les hommes au lieu de les éclairer, de les séduire pour la vérité, de la leur donner comme un préjugé, c'est autoriser, c'est consacrer toutes les folies de l'enthousiasme, toutes les ruses du prosélytisme».

J'ai tenu à lire ce passage en entier parce que je le trouve admirable et que précisément, une fois pour toutes, Condorcet a montré comment naissent les dangers que notre époque a appris à désigner sous le mot de totalitarisme. Il avait bien perçu qu'une conception de la politique et des rapports entre la politique, la science et la philosophie, -comme celle des Jacobins- contenait en germe ce que nous appelons totalitarisme et, ce que, lui, Condorcet appelait le despotisme, un despotisme peut-être encore plus dangereux que le despotisme des rois.

Il y aurait certes encore beaucoup à dire sur les conceptions pédagogiques

de Condorcet, sur l'organisation de l'instruction telle qu'il la prévoyait pour la France. Je veux simplement insister sur un ou deux points. Notamment sur cette idée, très importante pour lui, qui consiste à substituer à une culture essentiellement rhétorique, telle qu'elle était pratiquée jusque là en Europe, une culture ayant pour base la science. Dans une civilisation scientifique, où l'écrit domine et où la démocratie représentative est seule pratiquée, la parole est le véhicule de la passion et du préjugé ; alors que l'écrit, l'imprimé, est celui de la science et de la raison. L'art de faire des discours écrits est donc la véritable rhétorique des modernes. Ici notons au passage que le mathématicien Condorcet, piètre orateur, songeait visiblement aux avocats, aux rhéteurs à la voix puissante qui se drapaient dans la toge de Caton et de Brutus et qui savaient enflammer les assemblées révolutionnaires, ce dont lui-même avait toujours été incapable. C'est à cause de cette méfiance de la parole, de cette confiance dans l'écrit, que pour lui le curriculum traditionnel devait être remplacé par un programme orienté vers les sciences physiques et, d'autre part, les sciences morales et politiques ou sociales.

Les sciences morales et politiques bases de l'éducation

Parmi les motifs de la préférence qu'il accorde aux sciences mathématiques et physiques, Condorcet cite leur caractère davantage formateur pour la raison, leur utilité publique, et enfin le libre champ qu'elles ouvrent au besoin d'agir et à la soif de se distinguer qui a toujours animé les hommes. Quant aux sciences morales et politiques qui étudient la vie sociale et en dégagent les lois, elles constitueront une part essentielle de l'éducation commune ; en faisant mieux comprendre aux citoyens les exigences de la vie collective et la nécessité d'améliorer sans cesse la constitution et les lois pour parvenir à une liberté plus totale. «Jamais, écrit-il, un peuple ne jouira d'une liberté constante assurée, si l'instruction dans les sciences politiques n'est pas générale, si elle n'y est pas indépendante de toutes les institutions sociales».

Le postulat de Condorcet, c'est, en définitive, qu'une instruction scientifique fondée sur les sciences de la nature et celles de l'homme, sera capable de se substituer à l'enseignement littéraire et humaniste pour donner naissance à une nouvelle culture. Cette culture aura sur l'ancienne l'avantage d'être adaptée à un monde en perpétuel mouvement, de combler le fossé qui s'est creusé entre un enseignement figé, désormais sans prise sur le réel, et une société engagée dans le mouvement accéléré de la transformation permanente.

Le conflit avec Robespierre

On comprendra peut-être mieux maintenant, en connaissant les idées de Condorcet sur l'instruction, pourquoi il était inévitable qu'il entrât en conflit avec les Jacobins, et en particulier avec Robespierre. L'hostilité de ce dernier à l'égard de l'académicien a des raisons philosophiques autant que politiques. Pour les Jacobins, en effet, Condorcet représente les Encyclopédistes, c'est-à-dire les ennemis de Rousseau. Déjà en 1791, Marat qui, rappelons-le, avait eu maille à partir dix ans auparavant avec l'Académie des Sciences qui refusait de prendre au sérieux ses théories bizarres sur la décomposition de la lumière, avait publié un pamphlet contre les académiciens intitulé «Les charlatans modernes», dans lequel Condorcet n'était pas oublié. Marat écrivait de lui : «Panégyriste de la compagnie, il mendie pour lui-même, disent ses confrères, les éloges qu'il distribue aux autres». Mais Marat porte encore plus loin ses attaques et s'en prend à d'Alembert, Voltaire, Diderot, Marmontel, accusés d'avoir persécuté Rousseau. Robespierre à son tour reprendra les mêmes arguments dans la violente discussion qui l'opposera à Brissot à propos de Condorcet, en avril 1792, au Club des Jacobins, auquel appartenait Condorcet.

Je cite quelques passages de cet affrontement entre Brissot, défenseur de Condorcet, et Robespierre qui l'attaque, parce que d'une part cet affrontement aura une grande importance sur le destin même de Condorcet (c'est très certainement à la haine très particulière dont Robespierre et le petit groupe de Jacobins qui l'entourait nourrissaient pour Condorcet, que ce dernier a dû de périr dans les conditions que l'on connaît) et parce que d'autre part cet affrontement présente une valeur philosophique, je dirai même une valeur symbolique. Brissot, répondant aux attaques de Robespierre, défend Condorcet en ces termes : «Croyez-vous dit Brissot, que si les génies brûlants de ces grands hommes (Condorcet, Voltaire, d'Alembert) n'eussent petit à petit embrasé les hommes, la tribune retentirait aujourd'hui de vos discours sur la liberté ? Vous déchirez Condorcet, lorsque sa vie révolutionnaire n'est qu'une suite de sacrifices pour le peuple : Philosophe, il s'est fait politique, académicien il s'est fait journaliste, noble il s'est fait Jacobin». A cela Robespierre va répondre : «Si nos maîtres à penser sont des académiciens amis de d'Alembert, je n'ai rien à répondre sinon que les réputations du nouveau régime ne peuvent s'asseoir sur des réputations antiques ; que si d'Alembert et ses amis ont ridiculisé les prêtres, ils ont quelquefois caressé les grands et les rois. Je n'ai rien d'autre à objecter, si ce n'est que tous ces grands philosophes ont persécuté avec acharnement la vertu, le génie et la liberté de Jean-

Jacques Rousseau, le philosophe sensible et vertueux, le seul à mon avis qui mérite les honneurs de l'apothéose prodiguée par l'intrigue à des charlatans politiques et à de méprisables flatteurs». Et Robespierre reviendra encore une fois à la charge, le 7 mai 1794, c'est-à-dire deux mois après la mort de Condorcet, dans un rapport au Comité de Salut Public. «Tel laboureur répandait la lumière de la philosophie dans la campagne, quand l'académicien Condorcet, jadis grand géomètre, dit-on, au jugement des littérateurs, et grand littérateur aux dires des géomètres, depuis conspirateur timide, méprisé de tous les partis, travaillait sans cesse à l'obscurcir par le perfide fatras de ses rhapsodies mercenaires». «Tel laboureur répandait la lumière de la philosophie dans les campagnes» : c'est évidemment à une formule comme celle-là que Condorcet n'aurait jamais pu souscrire, et c'est là que se heurtent, d'une manière, à mon avis, tout à fait éclairante, deux conceptions de la Révolution.

Révolution et progrès : «l'Esquisse»

La Révolution pour Robespierre et Saint-Just est avant tout affaire de vertu, de conversion du coeur. Elle suppose une rupture absolue avec le passé ; elle est religieuse au sens vrai du terme. Etablissant une égalité radicale et abstraite entre les hommes, elle divinise le peuple et tend à absorber l'individu dans l'Etat. Pour Condorcet, la Révolution est au contraire un épisode glorieux d'un processus entamé depuis les débuts de l'humanité. Elle est la preuve décisive des progrès accomplis jusque là par le genre humain. Elle a été rendue possible par l'épanouissement graduel de la raison spéculative et pratique aboutissant à l'affaiblissement puis à la disparition de l'esprit religieux, dont l'ignorantisme et le fanatisme jacobins représentent l'ultime sursaut.

C'est ce mouvement, ce progrès de la raison dans l'histoire que Condorcet étudie dans son «Esquisse» qui est son testament philosophique en même temps que son oeuvre la plus célèbre. Cette célébrité elle la doit en partie aux circonstances tragiques de sa composition. C'est tout près d'ici, rue Servandoni, dans une petite chambre dont il ne pouvait sortir, que Condorcet, traqué par la police, a rédigé sans livres, sans notes, ce texte. Cette «Esquisse», commencée en juin 93, a été terminée en octobre de la même année, et elle n'a été publiée bien évidemment qu'après la mort de Condorcet, qu'après Thermidor, en 1795. Et cette même Convention qui,

A. PONS

terrorisée par les Jacobins, avait décrété Condorcet d'arrestation votera, en 1795, l'impression aux frais de la Nation, de l' «Esquisse» de Condorcet.

Je n'ai pas l'intention d'étudier ce texte dans le détail ; je veux simplement noter quelques points qui, je crois, sont particulièrement importants. Tout d'abord ce titre même d'Esquisse a une signification : il s'agit, en fait, d'un projet que Condorcet mûrissait depuis longtemps. On a cru souvent que c'était à cause des conditions tragiques dans lesquelles il se trouvait qu'il avait voulu léguer une sorte de testament à la postérité. C'est vrai, dans une certaine mesure, mais il est bien certain que le testament en question n'aurait pas pu être rédigé comme il l'a été, avec cette fermeté, cette précision, si c'étaient simplement les circonstances qui avaient poussé Condorcet à le faire. En réalité, je le répète, il s'agissait d'un projet très ancien, pour lequel il accumulait déjà des documents et auquel il allait continuer à travailler dans l'isolement de sa petite chambre. D'un côté il rédigeait donc l'"Esquisse" que nous connaissons, la simple «Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain», et d'un autre côté, parallèlement, il travaillait au «Tableau» lui-même, accumulant des notes sur les périodes dont il voulait parler. Ces notes existent : une partie seulement a été publiée dans les «Oeuvres complètes» dont j'ai parlé tout à l'heure, une autre partie se trouve encore à la Bibliothèque de l'Institut, à l'état de manuscrit, et c'est pourquoi je pense qu'il serait tout à fait opportun que ces textes fussent édités. L'idée, je le répète, était ancienne. Très tôt, dès les années 1770, Condorcet avait projeté d'écrire une «Histoire de l'Académie des Sciences», qui aurait été précédée d'un «Tableau historique de l'avance de l'esprit humain dans les sciences». Il ne faut pas oublier un point très important, c'est que Turgot, le maître et l'ami de Condorcet, avait prononcé en 1750, ici même, à la Sorbonne, un célèbre discours intitulé «Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain». La formule est à peu près la même, la différence, c'est que Turgot a parlé d'un tableau philosophique alors que Condorcet parle d'un tableau historique. Ce projet, dans une certaine mesure abandonné, a été repris ou en tout cas favorisé par la série de discours, d'éloges d'académiciens, dont j'ai parlé tout à l'heure. Il faut souligner que ces éloges qui sont tout à fait intéressants à lire, ne sont pas de simples exercices académiques. Ils donnent l'occasion à Condorcet de faire ce que nous appelons de l'histoire des sciences, un genre qui à l'époque n'était pas pratiqué. Si bien que l'on peut dire que la série de ces éloges académiques constitue la première grande histoire des sciences qui ait été écrite.

Dans le célèbre discours de réception à l'Académie française de 1782, on

retrouve exprimé avec beaucoup de netteté le thème essentiel qui sera celui de l'"Esquisse", à savoir la marche en avant de l'esprit humain vers la rationalité. Marche dont témoignent les progrès des sciences, mais dont témoignent aussi les progrès dans le domaine politique, et dans le domaine moral. C'est donc une idée très ancienne, très ancrée chez lui, et qui dans le fond a sous-tendu aussi bien son oeuvre scientifique que son oeuvre politique, qu'il va exposer.

Une vision historique

Dans ce «Tableau historique», nous n'aurons pas affaire à une histoire politique de la suite des Empires, de leur grandeur et de leur décadence ni à une histoire des moeurs, au sens où l'entend Voltaire dans son «Essai sur les moeurs». Je dirai que dans le livre de Condorcet, l'unique protagoniste du récit est l'esprit humain. Il s'agit pour lui de choisir, dans le foisonnement inépuisable de la matière historique, tout ce qui peut témoigner des progrès de cet esprit, et aussi rendre compte de ses moments de stagnation, voire de décadence ou de régression. Il s'agit de discerner des lignes de progrès dont certaines sont plus nettes et repérables que d'autres, apparaissent plus tôt ou plus tard, accélèrent ou ralentissent, s'interrompent parfois pour mieux reprendre. Ces lignes sont en constant rapport réciproque, si bien qu'une étude purement longitudinale ou diachronique, parallèle, laisserait échapper l'essentiel. Au contraire Condorcet découpe l'histoire en un certain nombre d'époques qui, d'après lui, marquent chacune une étape dans la marche en avant de l'esprit humain. Ces époques, il en distingue dix. Les neuf premières vont des débuts hypothétiquement reconstitués des sociétés humaines jusqu'au moment où l'auteur écrit, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution française. Donc elles concernent le passé. Mais, et voilà ce qui est peut être la grande originalité de ce texte, à ces neuf époques, Condorcet ajoute une dixième, rendue possible d'après lui par les neuf premières. Et cette dixième époque est constituée par l'évocation de l'avenir indéfini qui s'ouvre devant l'humanité. Je ne suivrai pas ici les différentes époques distinguées par Condorcet, mais simplement je rappellerai qu'après avoir étudié les trois premières, qui permettent de suivre d'une manière conjecturale l'évolution des peuples jusqu'à l'apparition de l'écriture, Condorcet s'arrête longuement sur la période grecque. C'est qu'en effet la Grèce, pour lui, a apporté à l'humanité une contribution décisive à la raison philosophique et scientifique.

Les époques suivantes, au contraire, verront d'après lui la disparition presque

A. PONS

totale des sciences dans les périodes obscures, à savoir ce que nous appelons le Moyen-Age. Ensuite il montrera la timide réapparition de ces sciences à la fin du Moyen-Age, leur affermissement, à partir de l'invention de l'imprimerie, jusqu'au moment où elles secoueront définitivement, avec Bacon, Galilée, et Descartes, le joug de l'autorité, et assureront enfin le triomphe général de la raison au 18^e siècle.

Pour un éclaircissement progressif

Si le tableau de Condorcet n'est pas un simple inventaire cumulatif, j'aimerais dire que c'est parce qu'on y reconnaît l'unité, la simplicité, la cohérence d'une intrigue, en prenant le mot intrigue dans son sens théâtral ou romanesque. Et parce qu'on sent, par-delà les péripéties, la présence obsédante d'une image et de ses développements. Cette image, c'est celle de la lumière, ou plutôt de l'éclaircissement progressif. Et ici remarquons justement que, curieusement, alors que la France du 18^e siècle est considérée par tous comme la patrie des Lumières, elle ne possède pas de terme qui indique justement cette action d'éclaircissement attribuée à la raison, alors que l'anglais, avec «Enlightenment», ou l'allemand avec «Aufklärung» ont des termes qui expriment beaucoup mieux ce qui n'est pas un état, mais une action permanente, celle d'éclairer.

Parmi les instruments de cet éclaircissement progressif, en premier lieu se place le langage. Véhicule de la pensée, le langage est à la fois cause et conséquence des progrès de cette pensée. Et Condorcet suit son histoire, des premiers balbutiements jusqu'à la constitution d'une langue scientifique perfectionnée qui sera caractérisée par la précision et la généralité. Et même, c'est une idée qui lui est particulièrement chère, Condorcet évoque la création dans l'avenir d'une langue formalisée qui ne sera pas la langue universelle chère aux utopistes, qui ne sera donc pas non plus une langue destinée à remplacer toutes les langues imparfaites existantes, mais qui sera -idée dotée d'une valeur scientifique beaucoup plus grande- le véhicule permettant au public possédant une instruction élémentaire, c'est-à-dire, espère-t-il, à tous les hommes, de prendre connaissance des résultats atteints par les savants spécialisés.

L'apparition de l'écriture alphabétique d'abord, de l'imprimerie ensuite, sont les deux grands moments de l'histoire de la communication des idées et de leur multiplication par des combinaisons nouvelles. Déjà Bacon avait mis en évidence les effets de l'invention de l'imprimerie qui répand dans des couches de la société de

plus en plus vastes le progrès des Lumières et, d'après Condorcet, le rend irréversible. Notons au passage qu'il s'agit peut-être là d'une de ses naïvetés, à savoir la croyance que le livre, l'imprimé, la diffusion des écrits sont toujours des instruments de diffusion de la vérité, alors que l'histoire nous a appris qu'en fait ce peuvent être tout aussi bien des instruments du mensonge et de l'erreur. Condorcet va plus loin encore. En bon philosophe des Lumières, il lie la multiplication des échanges scientifiques, la popularisation du savoir théorique et pratique, les progrès de l'instruction générale, à la formation d'une opinion publique : d'une opinion publique éclairée, raisonnable, libérée des entraves de la tradition et de l'autorité et capable de mettre fin à cette confiscation du savoir par quelques-uns, qui a causé le malheur de l'humanité. Une de ses idées les plus chères est que l'effet de développement graduel de la raison, d'éclairement progressif de l'intelligence des hommes, a été retardé par le fait qu'une minorité d'individus plus avancés que les autres dans le domaine du savoir, au lieu de se servir de ce savoir pour éclairer les autres, s'en sont au contraire servi pour les opprimer, pour établir sur eux un pouvoir despotique.

Dans ce que j'appelle l'intrigue du «Tableau historique», ce sont ces individus là qui jouent le rôle des méchants. Ils ont un nom : ce sont les prêtres de toutes les religions, les imposteurs, dont la faute impardonnable est de s'être servis des lumières qu'ils avaient acquises pour mieux dominer les ignorants. Les savants modernes, eux aussi, forment une élite. Mais cette élite, cette avant-garde, Condorcet le pense, sera au service de l'humanité. La science et la philosophie précèdent toujours l'opinion, qui elle-même devance la pratique des gouvernements. Leur progrès rend possible les autres progrès déterminant le bonheur du genre humain dans son ensemble. Rien n'est plus odieux à Condorcet que le machiavélisme religieux ou politique qui repose sur le mépris des hommes. Démocrate, il n'est pas populiste et ne fait pas confiance à la spontanéité des masses, mais il croit à la mission sociale du savant qui est d'améliorer les hommes et de les éclairer, non de les tromper, fût-ce pour leur être utile.

De la prospective avant la lettre

Je voudrais maintenant, pour conclure cet exposé, parler de cette dixième époque en laquelle culmine le livre de Condorcet. Dans cette évocation de l'avenir de l'humanité, convergent, pour s'exprimer avec un enthousiasme et un ton de certitude impressionnants, tous les thèmes qui ont inspiré la vie entière de Condorcet, dans son travail scientifique comme dans ses engagements politiques. Ni rêve, ni prophétie

A. PONS

comme on l'a dit quelquefois, la dixième époque se veut en effet prévision scientifique, programme, projet.

Prévision scientifique d'abord : nous savons maintenant que grâce à la mathématique sociale, pour Condorcet, l'avenir peut être connu avec la marge d'approximation que suppose la nature des phénomènes étudiés, qui sont les phénomènes humains et non les phénomènes naturels.

Programme scientifique ensuite : il s'agit en effet d'un programme scientifique de maîtrise de la nature, d'abord, et ensuite de maîtrise des mécanismes sociaux, ce que la mathématique sociale permettra d'atteindre.

Enfin, cette dixième époque est un projet moral, ou mieux, politique, mais en prenant le mot politique dans son sens le plus large. «Nos espérances, écrit Condorcet, sur les destinées futures de l'espèce humaine peuvent se réduire à ces trois questions : la destruction de l'inégalité entre les nations ; les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin le perfectionnement réel de l'homme». Ce texte, me semble-t-il, permet d'apprécier avec plus de justesse, l'attitude de Condorcet en face de l'histoire, et de distinguer tout ce qui le sépare de ce que j'appellerai les philosophies de l'histoire de type romantique, comme celles de Hegel, de Marx ou de Comte. Pour ces philosophies de l'histoire, en effet, il y a une logique immanente aux processus historiques. Il y a des lois de l'histoire que le philosophe doit découvrir, mais qui n'ont pas besoin de lui pour exister. Pour Condorcet, au contraire, il n'y a pas de lois de l'histoire, dans le fond, parce qu'il n'y a pas d'histoire, si l'on entend par là une entité autonome représentant la totalité des événements humains passés, présents et à venir. Pour lui, je dirai qu'il n'y a que de l'histoire. Il y a surtout l'esprit humain (qui n'est pas l'esprit universel de Hegel) et ses progrès historiques. Je crois que par là Condorcet échappe à cette divinisation de l'histoire dont nous connaissons les effets terribles. Si l'esprit scientifique est esprit de liberté, il ne doit s'incliner devant aucune idole, et surtout pas devant celles qu'il a pu contribuer à forger. C'est pourquoi j'ai pu dire que la dixième époque était un projet plus encore qu'une prévision. Lorsque Condorcet fait, par exemple, des progrès de l'égalité dans un même peuple, une des trois questions fondamentales que se posera à l'avenir l'espèce humaine, il n'énonce pas une loi sociologique qui voudrait que toutes les sociétés humaines marchent nécessairement vers une égalisation croissante des individus. Il se contente d'affirmer que l'égalité des hommes est en droit un idéal de la raison qui ne doit en aucun

cas entrer en conflit avec l'idéal suprême, à savoir la liberté. D'où son refus des solutions que l'on pourrait dire utopistes et autoritaires, ces solutions qui sacrifient la liberté à l'égalité. Quand il distingue ce qu'il appelle les «droits reconnus par la loi» et les «droits réels», il ne fait pas des premiers des droits purement formels, vides et mystificateurs. Les droits reconnus par la loi sont essentiels, car ils fondent l'égalité politique et juridique, donc la démocratie.

Egalité et démocratie

Ainsi travailler à diminuer l'inégalité d'instruction, étant entendu qu'il y aura toujours la différence naturelle des facultés c'est contribuer à diminuer l'inégalité dans ce que Condorcet appelle «l'industrie et les fortunes», mais cette dernière inégalité est en réalité productrice de bien-être pour l'ensemble de la population. La faire disparaître totalement en supprimant la propriété foncière et capitaliste serait favoriser le régression et la tyrannie. Ces effets douloureux que Condorcet reconnaît et désigne, qui sont des effets de dépendance et même de misère, menaçant sans cesse «la classe la plus nombreuse et la plus active de nos sociétés», pourront être détruits en grande partie en opposant le hasard à lui-même. Et c'est là que pourra intervenir ce que Condorcet appelle un art social, fondé sur la mathématique sociale, qui consistera à faciliter la distribution du crédit, à créer des régimes d'assurances etc...

Ce n'est pas le lieu de discuter ici de l'efficacité de ces solutions, de débattre sur les mérites respectifs du libéralisme et du socialisme sous leurs diverses formes, ni de se demander à qui l'histoire a donné raison. Il suffit de remarquer que le débat n'est pas clos, et que les termes dans lesquels Condorcet le pose n'ont rien perdu de leur actualité. Pour en rester sur le terrain économique et social, qui niera que l'amélioration du niveau de vie et la diminution des inégalités de revenus dans les pays industrialisés à partir de la fin du 19e siècle, n'aient été largement dus au développement des systèmes d'assurance et de sécurité sociale, que ce soit dans le cadre de l'initiative privée, ou de celui de l'Etat-providence ? Par conséquent les prévisions de Condorcet ont bien été sur ce point éminemment raisonnables.

De la même façon, si l'on a pris l'habitude, depuis longtemps, de dénoncer ce qu'on appelle les illusions du progrès et les méfaits de la science, qui niera que

notre civilisation ne soit de plus en plus profondément scientifique et qu'elle ne saurait, sous peine de se renier elle-même dans ce qu'elle a de plus original et sans doute de meilleur, envisager son avenir en tournant le dos à cet esprit scientifique qui a toujours été le sien ? Les bouffées récurrentes de rousseauisme sous sa forme primitiviste ou bien jacobino-babouviste ne prévaudront jamais contre cette évidence.

L'illusion, car illusion il y a en effet, de Condorcet a été de surestimer la puissance de la raison, ou plutôt de sous-estimer celle de la déraison. De ne pas tenir compte de la perversité de l'homme et des effets pervers des décisions les plus raisonnables. D'où l'impression étrange que donne la lecture de cette dixième époque, où presque toutes les finalités proposées avec les moyens qui s'y rapportent restent les nôtres ; où presque toutes les prévisions non seulement sont raisonnables, mais se sont même vérifiées dans une très large mesure, et où pourtant règne un optimisme déraisonnable, insupportable. C'est que trop d'expériences tragiques nous ont fait perdre la confiance sans limite que Condorcet avait dans la science et dans la démocratie. Mais même s'il s'agit d'un pari aux certitudes improbables, contre les risques duquel aucun calcul, si savant soit-il ne saura jamais nous garantir il ne faut pas y renoncer car l'honneur de l'humanité et son existence même sont à ce prix. Telle est la leçon que Condorcet nous a donnée par son oeuvre et par l'exemple de sa vie.

Alain PONS
Professeur à l'Université de Paris X (Nanterre)